

reconnu qu'il s'inspire de modèles archaïques de l'île, mais l'auteure rejette l'idée selon laquelle il s'agirait d'un emprunt délibéré de Hiéron II à des fins idéologiques. En effet, il ressort de l'enquête que le kymation dit « hiéronien » n'est pas limité au contexte des constructions royales et se rencontre également dans l'architecture domestique et funéraire. La prolifération du motif serait plus simplement liée à un élargissement du répertoire ornemental et à un accroissement de la décoration de chaque élément architectural à l'époque hellénistique. En conclusion, pour A.-L. Krüger, ce ne sont pas tant les motifs ornementaux que la taille monumentale de l'autel qui servait à affirmer l'autorité et la légitimité de Hiéron II. L'auteure aborde ensuite plus largement la diffusion de l'architecture dite « hiéronienne » en Sicile et au-delà (Chap. 4). Elle entend interroger l'idée selon laquelle un nouveau « vocabulaire » ornemental aurait été développé à la cour de Syracuse et aurait essaimé, tout d'abord en Sicile orientale durant le III<sup>e</sup> siècle sous l'action d'un « atelier royal », puis dans le nord-ouest de l'île et en Italie centrale aux II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> siècles, à la faveur d'artisans itinérants. Les motifs de l'atlante et du kymation hiéronien sont réétudiés sous cet angle, ainsi que deux types de chapiteaux, l'italique-corinthien et l'ionique-italique, bien qu'il ne soit pas certain que ces derniers aient été utilisés dans l'architecture royale hiéronienne. Chacun de ces éléments de décor fait l'objet d'un catalogue en fin d'ouvrage. Se tournant vers la question de l'innovation, A.-L. Krüger estime que l'influence de la cour ne doit certes pas être négligée, mais qu'une interprétation sémantique, selon laquelle ces innovations étaient chargées idéologiquement, est impossible à démontrer. Du point de vue de la diffusion des innovations, la cartographie des quatre éléments n'a pas révélé d'aire de distribution significative, ce qui contribue à discréditer l'idée d'une origine centrée sur la cour syracusaine. Puisque la cour et le roi ne peuvent pas être considérés comme les seuls responsables de ces développements, l'auteure évoque enfin le rôle possible des élites locales et de l'évergétisme dans l'adoption et la diffusion des innovations. On pourra regretter que rien ne soit dit des architectes et des artisans qu'on imagine avoir contribué de manière importante à cette diffusion. Le cinquième et dernier chapitre reprend, de manière synthétique, les conclusions obtenues aux chapitres 2 à 4. L'ouvrage constitue une remise en question minutieuse du concept d'architecture hiéronienne, en tout cas dans son acception littérale d'architecture liée à Hiéron II et à sa cour. Ce carcan tombé, il sera désormais intéressant d'étudier plus avant les processus de diffusion des innovations architecturales à l'œuvre en Sicile et au-delà durant l'époque hellénistique ; l'inventaire et l'analyse des quatre éléments décoratifs abordés dans ce volume constitueront certainement un socle solide sur lequel appuyer ces futures recherches.

Jean VANDEN BROECK-PARANT

Jean-Charles MORETTI, Philippe FRAISSE et Christian LLINAS †, *L'Artémision. Tome I. L'histoire des fouilles et le temple hellénistique*. Athènes, 2021. 1 vol. broché, 25,5 x 32,5 cm, 254 p., 211 fig., 15 tableaux et 1 dépliant (EXPLORATION ARCHÉOLOGIQUE DE DÉLOS, XLVI). PRIX : 60 €. ISBN 978-2-86958-542-3.

Le principal sanctuaire dédié à Artémis sur l'île de Délos, au nord-ouest du sanctuaire d'Apollon, à proximité de l'Ekklesiastèrion, de l'Édifice à cour péristyle (GD 48), de l'Agora de Théophrastos et du Portique GD 45, fait désormais l'objet d'une

première étude dans ce fascicule de la collection « Exploration archéologique de Délos » qui aborde successivement l'histoire des fouilles et des recherches qui lui furent consacrées, les testimonia, une présentation générale du sanctuaire et, surtout, dans une seconde partie, la publication du temple hellénistique, le tout complété d'indices. C'est en 1878 que Th. Homolle avait entamé des fouilles au sanctuaire d'Artémis d'où provinrent notamment la célèbre korè archaïque consacrée par Nikandrè et la Nikè attribuée à Archermos. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, F. Courby et R. Vallois lui consacrèrent de nouvelles recherches afin d'en préciser les limites et l'organisation ainsi que la succession des constructions. Deux campagnes de fouilles furent menées en 1923 et 1928, et les travaux se poursuivirent en 1946 sous la conduite de H. Gallet de Santerre et J. Tréheux. Gallet de Santerre, qui y avait découvert un riche dépôt de matériel s'étalant de l'époque mycénienne à la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, entreprit alors une étude générale de l'Artémision, à laquelle Ph. Fraisse fut associé à partir de 1977. Le dossier passa ensuite à Chr. Llinas en 1982, puis à J.-Ch. Moretti en 2005. Le temple hellénistique qui constitue le sujet de cette publication, enserrait un temple archaïque dont la date n'est pas clairement établie (VII<sup>e</sup> siècle voire VI<sup>e</sup> siècle ?). Il est probable que ce temple initial, qui fut en fonction jusqu'au début du II<sup>e</sup> siècle, ait connu différentes phases, dont l'adjonction d'un *prodomos*, mentionné dans un compte de 282. Un autel à antes, selon la restitution de R. Étienne qui le date stylistiquement du troisième quart du VI<sup>e</sup> siècle, était associé au temple archaïque, selon des axes de symétrie perpendiculaires, comme c'est également le cas à Délos pour les temples d'Héra et d'Aphrodite. Le sanctuaire comportait également des vestiges identifiés par Ch. Picard et J. Replat au *séma* de deux vierges hyperboréennes (Hyperokhè et Laodikè), mentionné par Hérodote, ainsi qu'un portique coudé, à l'est et au nord (associé par R. Vallois au *neokôrion* qui est attesté à partir de 208 mais que les auteurs trouvent toutefois plus vraisemblable d'identifier à l'Édifice J, un bâtiment carré situé à l'ouest du sanctuaire). On notera aussi les fondations d'un probable péribole qui longe le Temple G et le Pythion, l'angle d'une construction située entre le temple d'Artémis, le Portique GD 45 et le Pythion, ainsi qu'un puits, au nord-ouest, et deux arrivées de conduit qui traversent les murs du Portique coudé. L'accès au sanctuaire a pu se faire par le sud, mais aussi par l'ouest où au moins une entrée est à peu près certaine. Les auteurs soulignent par ailleurs l'absence de fondations de monuments honorifiques, ce qui distingue nettement l'Artémision du sanctuaire d'Apollon. On mentionnera enfin l'existence de vestiges qui ont été parfois qualifiés de mycéniens et pré-archaïques, mais qui relèvent vraisemblablement de différentes époques, dont la datation reste très hypothétique, de même que la destination de ces bâtiments dont la fonction rituelle demeure très controversée. Ces vestiges forment trois ensembles : l'un sous l'Édifice J, à l'arrière du temple, un autre sous le temple lui-même et l'autel (comprenant l'Édifice Ac qui fut parfois considéré également, sans doute à tort, comme un temple), tandis qu'un troisième ensemble de vestiges anciens se trouve sous l'aile Est du Portique coudé. Avant de livrer une étude minutieuse du temple dont ils situent la construction à la fin de la période de l'Indépendance, entre *ca* 190 et 180 (et non pas après 179, comme le pensait R. Vallois), les auteurs établissent le dossier des sources écrites (cinq textes littéraires ainsi que diverses inscriptions : comptes, inventaires, décrets) qui évoquent l'Artémision ou l'une de ses composantes. On trouvera dans ce chapitre II à la fois les textes (souvent limités à l'évocation du sanctuaire ou résumés sous la forme d'un tableau) et leur

traduction, suivie d'un rapide commentaire qui renvoie cependant aux études principales. Le temple hellénistique était un édifice hexastyle prostyle ionique à naos et pronaos. On en a conservé les fondations, quelques plaques d'euthyntéria et une centaine de blocs provenant de l'élévation, en marbre. Les auteurs détaillent tout d'abord les vestiges en place, à savoir : les fondations des murs et de la colonnade du temple, formées de gros blocs de granit gris ; une partie de l'euthyntéria, constituée de dalles de gneiss ; quelques vestiges d'un mur appelé « intermédiaire », à l'est de la krépis occidentale, ainsi que, à l'intérieur du pronaos, en plus des vestiges du temple archaïque, deux éléments de poutres faîtières du Portique des Naxiens et deux dalles de gneiss. Plusieurs observations intéressantes sur l'évolution du chantier découlent de la disposition de ces vestiges (p. 104). Les chapitres suivants sont consacrés aux différentes parties du bâtiment : les trois degrés de la krépis et le toichobate en marbre gris bleu ainsi que les blocs d'antithéma en granit gris (chap. V) ; les colonnes, de marbre blanc parcouru de quelques veines bleutées, dont la base est de type attique, sans plinthe, et les fûts lisses dans leur partie inférieure et ornés, au-dessus, de vingt-quatre cannelures semi-circulaires à méplats ; un fragment de chapiteau ionique, attribué à la façade du temple, permet de compléter la restitution de leur élévation que l'on peut proposer notamment grâce aux lettres de montage gravées au lit de pose des tambours (chap. VI) ; les antes, de type symétrique, et les murs du naos, qui ne comportaient pas de moulure de base (chap. VII) ; enfin, le chapitre VIII présente les blocs d'un entablement continu à architrave, frise lisse et corniche à denticules ainsi que ceux d'une contre-architrave à l'intérieur du pronaos, le tout replacé dans le plan de manière fort convaincante (fig. 153) ; les frontons sont pour leur part constitués d'une rangée unique d'orthostates en marbre blanc et d'une corniche rampante ; quant à la toiture, corinthienne et au moins partiellement en marbre, elle recouvrait un plafond dans le pronaos tandis que les poutres du naos étaient très probablement laissées apparentes. Après ces chapitres analytiques d'une très grande précision et d'une belle solidité, l'ouvrage s'achève sur une restitution générale dont nous retiendrons quelques points. La façade du temple comportait six colonnes ioniques avec un entraxe de 2,065 m, placées sur un stylobate qui constituait le troisième degré de la krépis faisant retour jusqu'aux antes. Une krépis à trois degrés de même profondeur qu'à l'avant caractérisait l'arrière du temple. Quant aux murs latéraux du sèkos (de plan carré), ils reposaient sur des degrés réduits à quelques centimètres de profondeur et comprenaient vraisemblablement à l'intérieur des colonnes engagées, sans doute corinthiennes, deux par côté et une dans chaque angle (fig. 194), ce qui constitue un trait original dans l'architecture délienne. On notera l'utilisation du pied attico-cycladique de 0,295 m, ce qui offre par exemple au naos une dimension interne de 30' x 30' et à la krépis de façade une longueur de 41'. Quant à l'entraxe de 7', il a pu servir de base à la conception du plan dont les auteurs démontrent la cohérence des proportions et, partant, mettent en évidence les principes géométriques qui l'organisent, en conformité avec les recherches élaborées en Grèce et en Asie Mineure aux III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècles. Matériaux et techniques rattachent la construction de ce temple, qui s'inscrit dans la suite des temples athéniens ioniques prostyles hexastyles, aux traditions déliennes du début du II<sup>e</sup> siècle, qui n'échappent guère désormais à la *koinè* hellénistique. Cette étude met également l'accent sur les difficultés que le chantier a rencontrées, dans la mesure où il convenait de tenir compte du Pythion et de l'autel d'Artémis qui jouxtaient littéralement le bâtiment (ce qui interdisait par exemple

la conception d'une krépis identique qui aurait fait le tour du bâtiment selon une formule beaucoup plus courante), mais aussi, selon l'hypothèse des auteurs, de la nécessité de protéger une supposée relique qui n'aurait pu être déplacée et qui aurait ainsi justifié que l'on conserve intact le naos du temple archaïque tant que la nouvelle « enveloppe » n'était pas suffisamment avancée pour en assurer la protection. En façade, la fasce supérieure de l'architrave portait une dédicace qui a fait l'objet d'autant plus de restitutions que nous n'en avons conservé que quatre lettres. J.-Ch. Moretti pouvait dès lors se risquer à en proposer une nouvelle (p. 216, fig. 211) qui attribue aux Athéniens, après 167, la réalisation de la dédicace de ce temple d'Artémis dont l'ornementation n'a jamais été totalement achevée. Cette étude, qui n'est pas dépourvue d'humour à certains moments, est magistrale, tant par la précision des descriptions des blocs d'architecture de tous types que par l'intelligence des propositions restituant leur agencement. Les restitutions ici défendues sont ainsi particulièrement convaincantes (fig. 195 à 200). La documentation fournie est de bonne qualité, y compris l'élaboration des tableaux d'inventaire de blocs (comme celui des tambours de colonnes [tableau 6]). À ce propos, on saluera le maintien par l'École française d'Athènes d'un grand format qui facilite la confection des planches et autorise la reproduction de plans à une échelle satisfaisante. On ne peut que saluer l'approche holistique de l'examen architectural du monument et y reconnaître un modèle du genre. On y trouve bien sûr toutes les précisions utiles quant aux matériaux et techniques de construction, quant au style architectural, quant au projet d'architecture, quant à l'évolution du chantier, mais aussi, notamment grâce à l'étude des lettres de montage, quant à la présence d'au moins deux entreprises (p. 205) tandis que l'architecte était probablement délénien et, selon les auteurs, pourrait être celui qui était rémunéré à l'année par le sanctuaire d'Apollon (p. 208). En d'autres termes, à partir d'une étude minutieuse et détaillée, cette étude contribue de manière solide à l'écriture d'une histoire du sanctuaire, des influences culturelles qui le traversent jusqu'à l'organisation des chantiers qui s'y rencontrent. On pourrait sans doute prolonger la réflexion en tentant d'évaluer le coût global de l'édification du temple, dans la mesure où l'on en restitue approximativement toutes les composantes. Seule une dépense de 2.200 drachmes prélevée dans le trésor en 179 nous est connue, mais par comparaison on pourrait tenter une estimation globale qui nous permettrait sans doute un jour de mieux apprécier l'importance de ces chantiers, petits et grands, dans la balance économique d'un sanctuaire ou d'une cité.

Didier VIVIERS

Pontus HELLSTRÖM & Jesper BLID, *The Andrones*. Stockholm, Swedish Research Institute in Istanbul, 2019. 1 vol., 297 p., 472 fig. n/b et coul., 39 tableaux (LABRAUNDA, 5). Prix : 700 Kr. ISBN 978-91-978813-6-4.

L'étude monographique des *andrônes* du sanctuaire de Zeus constitue à la fois le douzième tome et le cinquième volume de la série d'études suédoises à Labraunda, qui complète notamment trois premiers tomes dédiés à l'architecture du sanctuaire (1.1, les Propylées, 1.2, étude générale, 1.3, temple de Zeus). Le livre se concentre sur deux *andrônes* du IV<sup>e</sup> siècle avant n. è., l'*andrôn* de Mausole (ou *andrôn* B) et l'*andrôn* A, plus récent et probablement dû à son frère Idrieus. Les deux édifices furent érigés dans le contexte d'un programme de monumentalisation du sanctuaire mené par les dynastes